

Joani Tremblay
La sensation des lieux

Marie-Anne Letarte

Numéro 79, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92273ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Letarte, M.-A. (2020). Joani Tremblay : la sensation des lieux. *L'Inconvénient*, (79), 60–67.

Joani Tremblay

La sensation des lieux

PEINTURE **Marie-Anne Letarte**

J'ai découvert les œuvres de Joani Tremblay à la foire d'art Papier, à Montréal, en 2017. Comme son nom l'indique, il s'agit d'un événement qui vise à faire découvrir des artistes contemporains dont le support premier de la pratique est le papier sous toutes ses formes : dessin, estampe, photographie, peinture, procédés numériques et autres médiums. Année après année, la foire attire de nombreux visiteurs ; grand public, amateurs d'art et professionnels du milieu serpentent fébrilement dans les allées, à l'affût de nouveaux coups de cœur. C'est ainsi que je suis tombée par hasard sur quelques œuvres de Joani Tremblay. Dès le premier regard, la douceur des couleurs qui composent ses paysages envoûtants m'a séduite. Une végétation tropicale et des ciels éthérés baignent les œuvres d'une aura édénique. On se prend alors à rêver d'un ailleurs séduisant où l'air pur et chaud nous

berce dans une onde d'allégresse, un ailleurs où il serait encore possible de fuir.

Les gouaches de Joani Tremblay me rappellent la lumière californienne des scènes de David Hockney, les compositions énigmatiques de René Magritte, la sensualité des images de Georgia O'Keeffe. Ces références nous ramènent au 20^e siècle, avant l'ère d'Internet, du numérique et des discours sur l'art actuel. M'abandonnant à la simple contemplation visuelle, je me demande quel jargon théorique, quelles formules creuses on chercherait aujourd'hui à accoler à ces œuvres : « repousser les limites du réel, décrypter les rapports entre soi et le monde », etc. Pourquoi le milieu de l'art insiste-t-il pour entourer les œuvres de ces mots vides, comme si leur seule beauté ne suffisait pas ? Devant les œuvres de Magritte ou d'O'Keeffe je me livre humblement à l'expérience esthétique.





Joani Tremblay, *From The Garden of One Own*, 2018, huile sur toile, 32 x 36 pouces.

tique ; devant les œuvres de Tremblay, je veux faire de même, m'impregner de l'atmosphère rassurante qui en émane et qui agit sur moi à la manière d'un talisman. En cette époque de pessimisme, où tous s'inquiètent quant au sort de la planète, les œuvres de Joani Tremblay nous font échapper à la déshumanisation et renouer avec un monde naturel accueillant.

Loin d'être superficielle, leur beauté éveille l'espoir par sa nature inspirante et contagieuse. On ne compte plus les œuvres actuelles qui dénoncent les torts de notre monde, les ravages et les maux de notre siècle – à juste titre évidemment – mais pourquoi ne pas recourir aussi à la puissance évocatrice de la

beauté, contribuer aussi à un « retour du beau » ? Tremblay nous invite, par le biais d'une contemplation méditative, à garder une confiance sereine en l'avenir, à la différence des œuvres aux discours dénonciateurs qui nous plongent dans un désarroi inquiet et angoissé.

•

Deux ans après ce premier contact à la foire Papier de 2017, me voici en route vers l'atelier de l'artiste, situé dans le Plateau-Mont-Royal, plus précisément à l'intérieur de son logement, entre la cuisine et le salon, dans cet espace qui avait probablement pour vocation première d'être une salle à manger. Sur les murs



Joani Tremblay, *Quaderno 4*, 2019, huile sur lin, 36 x 30 pouces. Photo Toni Hafkenscheid

de la pièce, des tableaux récents sont en train de sécher en attendant de s'envoler vers Toronto, pour l'exposition solo que la galerie Zalucky lui consacre cet automne. Outre ces six nouveaux tableaux, l'exposition comprendra quelques « éléments sculpturaux » : dépourvues d'un socle qui leur conférerait l'appellation de *sculpture*, ces compositions en trois dimensions de bois ou de métal seront posées à même le sol ou simplement accotées au mur, dans une amorce de dialogue avec les tableaux.

En regardant la nouvelle série de tableaux, je remarque que les compositions sont plus épurées que celles des années antérieures. Elles renferment aussi

des éléments empruntés à l'architecture : arches, fenêtres ou pans de mur. Leur qualité ornementale s'inscrit maintenant à l'intérieur d'une mise en scène ouvrant sur une perspective extérieure.

L'un des tableaux récents nous place ainsi dans une pièce dont les ouvertures incurvées révèlent une chaîne montagneuse aux reliefs découpés. L'artiste m'explique que ses dernières œuvres s'inspirent des paysages de l'Arizona, où elle a récemment séjourné dans le microvillage d'Arcosanti, entièrement dessiné par l'architecte italien Paolo Soleri. Ces montagnes anciennes remontent à la Préhistoire, bien avant l'ère de l'Anthropocène dont il est tant question



Joani Tremblay, *Quaderno 1*, 2019, huile sur lin, 36 x 30 pouces. Photo Toni Hafkenschied



Arcosanti, Arizona



Joani Tremblay, *Quaderno 3*, 2019, huile sur lin, 36 x 30 pouces. Photo Toni Hafkenscheid

ces jours-ci. Tremblay nous montre-t-elle ces formations géologiques avec nostalgie ou pour nous rappeler que nous ne devons pas *perdre de vue* nos écosystèmes ?

Comme dans ses œuvres passées, l'artiste poursuit son hommage au monde végétal, gardien de la vie au sein d'un monde minéral ou désertique. Elle peint feuilles, plantes et fleurs de manière charnelle, en utilisant des dégradés harmonieux et délicats. Elle s'attarde aussi aux matières minérales, brutes ou travaillées, comme le terrazzo ou le stuc qui habillent les constructions. Ces matières sont également adoucies par les modulations lumineuses qui effacent les aspérités. Comme s'il était enduit d'un baume, le

pinceau de Tremblay balaie toute dureté de ce monde onirique qui nous préserve de la laideur et du chaos.

•

Joani Tremblay a fait son bac en arts visuels à l'UQAM et sa maîtrise en beaux-arts à Concordia. Durant son séjour à la première université, elle découvre la dimension conceptuelle des œuvres d'art et affine ses connaissances théoriques. À la seconde, elle se concentre sur le travail de la matière et sur ses intentions artistiques. L'esprit d'ouverture qui règne à Concordia lui permet de nouer des liens avec plusieurs artistes venus d'ailleurs. Forte de ce bagage, Tremblay connaît



Joani Tremblay :
Hope in the Dark, 2018, huile sur lin, 36 x 30 pouces.
L'invitation au voyage, 2018, huile sur lin, 42 x 48 pouces.
Wanderlust, 2018, huile sur lin, 48 x 42 pouces.

tra peu de temps morts durant ses études de maîtrise, où elle exposera à plusieurs reprises, donnera quelques charges de cours et sera finaliste au concours de la RBC pour la jeune peinture.

Dans les mêmes années, une occasion en or s'offre à elle et à Julie Côté, sa collègue de Corcordia, artiste multidisciplinaire, lorsque le fondateur de la galerie Pangée, Pierre-Laurent Boullais, leur propose d'en assurer la gestion. Les deux jeunes femmes saisissent l'occasion avec enthousiasme et redéfinissent la vocation de la galerie pour en faire un lieu de commissariat et d'échange avec les artistes : ainsi naît le Projet Pangée.

Après quelques années de commissariat, Tremblay décide toutefois de se recentrer sur son propre travail d'artiste, plus précisément sur la peinture. Jusque-là, elle avait privilégié le dessin, mais la peinture y prenant de plus en plus de place, elle s'est dit que le temps était venu de passer du papier à la toile, qui lui fournirait un meilleur support.

Bien qu'elle vive à Montréal, Tremblay est représentée par une galerie torontoise. « C'est arrivé comme ça, me dit-elle. Juliana Zalucky me connaissait par l'entremise du Projet Pangée. Puis, après une exposition à Toronto, à sa galerie, elle a offert de me représenter. » Plus encore qu'à Montréal, les tableaux de Tremblay ont été exposés à Los Angeles, New York, Stockholm, Mexico, Tokyo, Edmonton et même en Roumanie – fruit de ses nombreuses résidences d'artiste, mais aussi de cette ouverture sur le monde qui habite ses propres œuvres. Il est étonnant qu'aucun galeriste d'ici ne se soit encore emparé de sa représentation montréalaise. Mais cela, sûrement, ne saurait tarder !

•

Dans la pièce où elle peint, tout est immaculé. Pas une tache sur le plancher ni sur les murs. Tremblay porte un grand soin à l'exécution

de ses tableaux. La préparation des matériaux constitue une étape cruciale dans sa recherche. Elle utilise de la peinture à l'huile qu'elle dilue très légèrement et compose toutes ses teintes à partir de couleurs primaires. Elle conserve chacun de ses mélanges dans un bac à compartiments, à l'abri du séchage entre deux séances de peinture. Elle enregistre ensuite chaque palette de couleur sur une feuille de papier ciré, qu'elle annote et archive en prévision de mélanges futurs.

Pour fixer la composition de ses tableaux, Tremblay réalise des collages avec Photoshop à partir de photographies trouvées sur Internet ou de photos personnelles. Elle recompose alors les lieux selon les impressions qu'ils ont fait naître en elle, plutôt que de chercher à en donner une représentation réaliste. Il s'agit donc d'abstraire les éléments en fonction de l'idée et de la sensation mémorielle qui leur sont associées.

Tremblay utilise beaucoup le ruban à masquer, qu'elle applique sur la toile puis découpe à l'Exacto, dans le cas de formes rondes, en suivant les maquettes réalisées par logiciel. Elle peint ainsi, une à une, chaque partie du tableau : en concentrant son attention de la sorte, elle traite chaque élément de manière plus abstraite, extrapole les textures issues du monde naturel. De la juxtaposition de ces éléments naissent des espaces allégoriques.

Dans sa nouvelle série intitulée *Quaderno*, les textures célestes s'étirent et la profondeur de champ s'allonge. Les petits nuages ouatés ont laissé place à des cirrus. Des teintes plus saturées, légèrement rabattues, ont remplacé les couleurs surexposées des œuvres aux luminosités californiennes. Comme je l'indiquais au début de cet article, les œuvres de cette nouvelle série s'inspirent d'un séjour récent à Arcosanti, création architecturale surprenante en plein désert, conçue selon les principes de l'« arcologie », un concept élaboré par Soleri pour décrire la rencontre de l'architecture



Joani Tremblay, *Quaderno 5*, 2019, huile sur lin, 36 x 30 pouces. Photo Toni Hafkenscheid

et de l'écologie. Dans cet habitat utopique qui évoque un univers de science-fiction, de larges fenêtres-hu-blots encadrent les paysages désertiques. Marquées par l'envoûtement de l'ailleurs, les œuvres de Tremblay nous invitent à quitter l'espace intérieur et protégé et à diriger notre regard vers des mondes extérieurs fascinants. « J'ai toujours aimé le désert, la magie de la lumière, les cieux à perte de vue, me confie l'artiste. Je m'intéresse à la notion du lieu, à son potentiel psychologique, à l'impression qu'il procure lorsqu'on s'y trouve précisément. »

Par la position subjective de son regard, Tremblay révèle aussi au spectateur une certaine part de son intimité, qui s'exprime dans les courbes

ondulées, le choix des rouges sanguins qui tapissent les murs, les couleurs chair des vallées sablonneuses, le mouvement de va-et-vient entre l'intérieur et l'extérieur.

Dans la production récente de l'artiste, la maturité a fait son œuvre. Les compositions sont travaillées et la technique clairement maîtrisée. Les harmonies de couleurs sont subtiles et les éléments représentatifs offrent encore plus de possibilités à l'interprétation. ■